



HAL
open science

De quelques mots bretons anciens

Jean-Yves Plourin

► **To cite this version:**

Jean-Yves Plourin. De quelques mots bretons anciens. La Bretagne Linguistique, 1993, 9, pp.127 - 135. 10.4000/lbl.9753 . hal-04605081

HAL Id: hal-04605081

<https://hal.univ-brest.fr/hal-04605081v1>

Submitted on 7 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



De quelques mots bretons anciens

Some old Breton words

Jean-Yves Plourin



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lbl/9753>
ISSN : 2727-9383

Éditeur

Université de Bretagne Occidentale – UBO

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1993
Pagination : 127-135
ISSN : 1270-2412

Référence électronique

Jean-Yves Plourin, « De quelques mots bretons anciens », *La Bretagne Linguistique* [En ligne], 9 | 1993, mis en ligne le 02 janvier 2022, consulté le 15 janvier 2024. URL : <http://journals.openedition.org/lbl/9753> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lbl.9753>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Jean-Yves PLOURIN*

De quelques mots bretons anciens

Le prétexte de ces quelques lignes est fourni par trois termes pratiquement inédits qui ont, de près ou de loin, un point commun : le cheval et son utilisation. L'occasion faisant le larron, nous tenterons quelques commentaires d'ordre parfois ethnologique, parfois linguistique.

Commençons, à tout seigneur tout honneur, par le cheval lui-même, sa morphologie. Dans la liste des déféctuosités de ce vieux compagnon des Bretons, le fait d'être *ensellé* vient en bonne position, si je puis dire, et pour cause ; cette déformation, innée ou acquise, du rachis, entraîne une réduction considérable des possibilités physiques de la bête et une usure prématurée. Avant le dernier-né de nos dictionnaires : le "Favereau", seul celui de Vallée (1931) proposait un équivalent breton d'ensellé : *gwar(iet)-e-gein*, composé typiquement breton, relativement récent sans doute, et long. Pourtant, mon parler natal (Saint-Servais-Callac, en Haute-Cornouaille) possède un mot concis et superbe :

KEINBANT /k⁴œbân(t)/

qui est de toute évidence un composé ancien. Fait relativement rare il possède un correspondant *exact*, on pourrait dire un jumeau, en gallois :

CEFNBANT,

* PLOURIN J.-Y., "De quelques mots bretons anciens", in *La Bretagne Linguistique*, n° 9, 1993, p. 127-135.

pour lequel le *Geiriadur Prifysgol* donne la définition suivante : "à phant yn ei gefn", c'est-à-dire : qui a un creux dans le dos ; il fournit deux synonymes de même structure : *cefn gam* et *cefnisel*. Le mot *cefnbant* n'est pas récent non plus en gallois, puisqu'il est attesté, sous la graphie : *KEUYNBANT*, dans le Livre Rouge de HERGEST, qui date, paraît-il, du XIV^e siècle.

Cet adjectif possède par ailleurs dans les deux langues des sens figurés assez semblables. Il sert à indiquer la présence d'une dépression anormale dans tout ce qui ressemble à une ligne de dos, à une arête. Par exemple, à Saint-Servais, on l'emploie pour un faite de toit qui s'est creusé, la charpente ayant travaillé. En gallois, on s'en sert, entre autre pour qualifier un nez de "boxeur". Bien avant que le noble art ne soit codifié, ce détail physiologique existait déjà, et l'on trouve dans le *Dictionarium duplex* de John Davies (1632) l'expression : "dyn a thrwyn cefnbant", un homme au nez "cassé".

Il est étonnant qu'aucun de nos lexicographes, lesquels n'étaient généralement pas à un emprunt près au gallois, n'ait pensé à celui-là, qui n'en aurait pas été un.

Dans le domaine de la composition des noms en bretonique, *keinbant* / *cefnbant* est intéressant aussi. Constitué de deux noms : kein + pant

ou cefn + pant

keinbant / *cefnbant* n'en est pas moins un *adjectif* qualificatif. On note que : *pant*, dans le sens de vallon, creux ... se trouve dans le Dictionnaire des gloses du vieux-breton, de Léon Fleuriot. Or, que ce soit dans un état ancien de la langue, avec le nom modificateur antéposé, ou dans un état plus moderne, avec le nom modificateur postposé au nom noyau, le résultat de la composition : Nom 1 + Nom 2 est toujours un nom.

ex. : *dourgi* ou bien *ki-dour* = loutre
loargann ou bien *kann-loar* = pleine lune, etc.

Mais, dans le cas qui nous concerne, bien que *pant* soit muté, et soit donc théoriquement le noyau, il est difficile de dire en fait lequel des deux noms modifie l'autre. Est-ce la raison suffisante ?

Pour en terminer, indiquons que la Haute-Cornouaille propose un synonyme de *keinbant*, synonyme également ignoré des dictionnaires, y compris le tout dernier en date :

puñset (part. passé devenu adjectif)

ex. : ur jaw puñset = un cheval ensellé,
un doenn buñset = un toit creux, affaissé.

* * *

Posséder un cheval bien fait est une chose, le garder dans cet état en est une autre, et l'alimentation joue pour cela un rôle certain. Autrefois, une des

bases de la nourriture équine était l'ajonc. Mais pas n'importe lequel, tous les ajoncs ne sont pas comestibles, et l'ajonc fourrager lui-même : *lann-gall* (est-ce le même que *lann-galleg* chez Favereau ?) ou *lann-bil* n'est bon que la première année ; "Lann daou-vloaz a vese distreujennet d'ober traou-teil" = l'ajonc de deux ans était débarrassé des tiges et servait de litière (extrait d'enquête personnelle).

Il n'était donc guère meilleur alors que le *lann-ki*, dont le nom véritable est sans doute :

LANN-KIVIN.

C'est un ajonc nain qui fleurit en automne et dont les chevaux ne veulent vraiment pas, à moins d'être très affamés, mais les épines étant très denses, ils en ont la bouche abîmée. A preuve, ce passage de Yeun ar Gow dans "Sinadoù" (in *War-du ar pal*, 1938) : "ur gazeg koz hag a vije bet tanet he muzelloù hag he c'harvanoù o chaokat *lann-gibin*" = une vieille jument dont les lèvres et les gencives auraient été enflammées pour avoir mâché de l'ajonc nain". Cette intéressante citation a été portée à mon attention par mon collègue Fañch Morvannou, que je remercie.

Dans le dictionnaire de F. Favereau, on trouve à propos de cet ajonc nain : "*lann-iwin*, *lann-irvin*, parfois *-gibin*, *-kivin* (kerneu-Uhel)". A mon avis, tous ces termes ne sont pas synonymes ; le *lann-irvin* en particulier est décrit comme "un ajonc qui donne de grandes tiges" par E. Ernault. Ce n'est sans doute pas un ajonc nain. Il semble probable que *lann-gibin* soit une variante de *lann kivin*, dans la mesure où l'on peut voir dans ces qualificatifs les héritiers du vieux-breton :

CIMENG (cf. Dictionnaire de Léon Fleuriot), avec un -m- faible intervocalique déjà lénifié à l'époque. La parenté avec l'adjectif gallois moderne :

CYFYNG semble assurée,

ainsi qu'avec le vieil-irlandais :

CUMUNG.

Le sens était voisin dans toutes les langues celtiques anciennes : étroit, resserré, mince, maigre.

Par ailleurs, la présence du trait d'union dans *Lann-gibin* (Yeun ar Gow) et *Lann-kivin* (F. Favereau) laisse à penser que ces auteurs considèrent que ce sont là des composés rigides, et que gibin / kivin ne se rencontre pas autre part. Ceci paraît inexact, du moins d'après l'usage qui en est fait dans mon parler de référence. De mon point de vue, *kivin* aurait mérité une "entrée" particulière dans le nouveau dictionnaire puisque c'est un adjectif qualificatif à part entière. On s'en sert pour désigner la ou les variété(s) naturellement

naine(s) de plantes ou d'arbres, à l'exclusion des légumes et autres espèces plus ou moins modifiées par l'homme, pour lesquels on dispose d'un choix assez considérable d'autres lexèmes : *chanket*, *miseret*, *ragodet*, *skaotet*, *suilhet*, *diwanet deus an nos* = rabougris.

Mais on peut dire :

(un tamm) pin kivin (=pin nain)

" derw kivin (=chêne nain)

" balan kivin (=genêt nain)

etc.

et aussi : LANNIOU KIVIN, toponyme, qui désigne une zone de collines élevées et dénudées entre Callac et La Chapelle Neuve, zone dont la végétation, outre quelques arbustes chétifs, est constituée d'ajonc nain, de fougère maigre et de bruyère.

Etant donné son sens actuel très précis en breton, cet adjectif qualificatif n'existe qu'au positif et se montre rebelle à toute expression de degré, ainsi qu'à l'emploi avec un intensifieur, ce qui n'est pas le cas de l'équivalent gallois ; mais les sens de celui-ci sont bien plus nombreux et son emploi plus fréquent.

Une dernière remarque à propos de l'ajonc. La variété dite : *Lann-kaseg* (ou *lann-keseg* chez Favereau, qui attribue ce nom à l'ajonc d'Europe ?) ou plus exactement "*lann kazeg*" du dictionnaire vannetais d'Emile Ernault, semble être la même que pour notre *lann kivin*. En effet E. Ernault signale que c'est "un ajonc plus maigre, qui fleurit en septembre, et ne sert que comme litière." Par quel détour de l'esprit en arrive-t-on ainsi à nommer "ajonc des chevaux" ou "ajonc de jument" une plante immangeable pour un équin normalement constitué ? Il est vrai que l'un des noms haut-cornouaillais du sénéçon de Jacobée, dicotylédone herbacée éminemment toxique pour les chevaux, comme chacun sait, est :

Fleur ar c'heseg (terme inconnu des dictionnaires).

* * *

Une fois bien nourri, le cheval travaille. Il ne quitte guère la ferme, si ce n'est pour la messe du dimanche, si la famille possède un char-à-banc. Lorsqu'il faut aller à la foire, ou à la station de haras pour les juments, l'homme est le plus souvent à pied. Il arrive pourtant que le cheval soit monté, si la distance est longue, mais en général à cru. Rares sont les fermes qui utilisent une selle, on n'en a pas vraiment l'usage.

Pourtant, une solution intermédiaire entre la monte à cru et la monte en selle persiste dans la région avant la Seconde Guerre mondiale. On emploie encore ce que l'on peut appeler la selle primitive ou selle sans arçons. C'est ce

genre d'équipement qui se rencontrait dans les cavaleries romaines et byzantines du début de notre ère. La selle avec arçons ne devint courante qu'après les Carolingiens, et la selle actuelle (selle "anglaise" ou selle Danloux) n'apparut que vers le XV^e siècle, dérivée de la selle d'apparat.

Cette selle sans arçons s'appelle :

GOUBANENN à Saint-Servais.

Je pense qu'elle mérite d'être décrite, le qualificatif "primitif" qu'on lui applique étant à prendre au sens étymologique. En fait, cet équipement était assez astucieux.

Il consistait en une matelassure de forme rectangulaire, de même type que celle qui existait sur les bâts et sellettes d'attelage : une bourre d'étaupe de chanvre, en général, comprimée dans de la toile épaisse. Pour donner de la rigidité à l'ensemble cette matelassure était divisée par des coutures en bandes d'environ 10 centimètres de large, bandes parallèles au corps du cheval. Il manquait deux ou trois de ces bandes (selon l'épaisseur) au milieu, ce qui assurait une certaine souplesse ; mais surtout cela dégagait le garrot et aéraient la colonne vertébrale, évitant ainsi des blessures toujours difficiles à cicatrifier à ces endroits. Le tout était recouvert d'une solide chabraque de cuir, solidaire de la matelassure. Entre celle-ci et la chabraque coulissait en partie la sangle, d'environ 15 centimètres de large, bouclée du côté gauche, vers le rebord inférieur. Sur la selle moderne les étrivières sont accrochées à des couteaux protégés par de petits quartiers, mais sur notre "goubanenn", elles venaient se placer dans deux anneaux situés au-dessus des genoux du cavalier. Ces anneaux étaient maintenus par deux pattes de cuir ressortant par des fentes mais cousues à l'intérieur, sous la chabraque, ce qui leur évitait frottements et usure. Il n'y avait pas toujours d'étriers, le cavalier se contentant souvent de prendre appui, si nécessaire, dans les étrivières. Le croquis ci-joint sera peut-être plus clair pour ceux qui, en matière de chevaux et d'équitation, se sentiraient insuffisamment informés.

Cette selle sans arçons se trouvait chez les "hommes de cheval" : paysans spécialisés dans le naissage, le dressage, voire quelques étalonniers. Mon père estime qu'il devait y en avoir une douzaine dans la commune de Saint-Servais (Haute-Cornouaille) vers les années 1930. Lui et mon grand-père s'en servaient pour aller faire des courses rapides ne nécessitant pas le déplacement du char-à-banc, visiter la famille éparpillée à l'autre bout du canton, ou se rendre aux foires lointaines, telle celle du Menez-Bre, à une trentaine de kilomètres. Si l'on faisait affaire à l'une de ces foires, l'heureux vendeur en était quitte pour rentrer à pied, portant sa "goubanenn" sur l'épaule ; trois kilos, ce n'était pas une gêne considérable, du moins, ce n'était rien à côté des huit kilos d'une selle "anglaise", ou des dix-douze kilogrammes d'une selle d'armes.

Les avantages nombreux de cette selle antique expliquent sans doute son maintien, et celui de son nom. Ce terme "goubanenn" est peut-être à rapprocher du gallois : GOBELL, terme considéré comme "obsolète" par le *Geiriadur Mawr* et le *Geiriadur Prifysgol Cymru*. Ce dernier traduit par *saddle, pad*. Le *standard Harrap's French-English Dictionary* signale effectivement que *pad*, dans son acception archaïque, est une selle sans arçon, et l'*Oxford Illustrated Dictionary* donne comme acception de *pad* : "soft stuffed saddle without tree."

Le *Geiriadur Prifysgol* analyse GOBELL en : go- : préfixe, et *pell*, classé comme vocable inconnu. Je suggérerais d'interpréter *Gobell* (comme *Goubanenn*) comme un lexème formé de la base GOB- suivie du suffixe -*ell*, fréquent dans les noms de choses et d'outils, comme : *llinell* = ligne, *tagell* = lacet, piège, *gradell* = "pillig", *ffroenell* = bec, canule, *pibell* = pipe, tuyau etc.

Faut-il considérer que la même base se retrouve dans le gaélique irlandais COCHALL ? En tout cas, les sens sont proches : *hood, cowl, mantle*, et dans le domaine anatomique : *pericardium, scrotum (of animal)* ; cf. *Foclóir Gaeilge-Béarla* de Niall ó Dónaill (Dublin 1977).

* * *

Les trois termes qui servent de base au présent article restent assez exceptionnels dans la mesure où ils nous sont parvenus pratiquement sans altération depuis une époque fort lointaine, étant communs à l'ensemble du domaine brittonique voire à celui du celtique. Quand ils survivent si longtemps, les mots n'ont en général pas cette chance. Un seul exemple, agricole toujours, pour illustrer cela : le composé vieux-breton (cf. L. Fleuriot) : *carthpren* (de *carth* = vider, nettoyer et *pren* = bois), identique au gallois : *carthbren* (-*aradr*). Ce terme est devenu *karzprenn* ou *karprenn* dans le dictionnaire de Troude, qui explique : "sorte de fourchette en bois pour dégorgger le soc de la charrue et enlever la terre qui y adhère". Ernault donne : *karpren* ou *kalpren* et traduit par *curoir* ; on prononce *kaberen* à Mûr, *kalpenn* à Gouarec selon P. Trépos (in *Enquêtes sur le vocabulaire breton de la ferme*) qui l'appelle *curette* en français, et signale qu'au "Huelgoat, le nom est devenu *kaz born, ur haz born* (chat borgne)".

Cette dé-formation : *ur c'hazh-born*, probablement facilitée par la forme de la curette moderne en métal, est sans doute à reconnaître dans la graphie : *rasporn*, proposée par un lecteur gourinois d'Ouest-France au début août 1991 ; une photographie de l'outil avait été publiée à l'occasion d'une exposition sur la vie rurale d'autrefois. L'organisateur de cette manifestation demandait le nom breton de cette curette. La zone d'emploi de *kazh-born* semble vaste, malgré les indications de P. Trépos, puisqu'elle comprend le canton de Gourin, et que je l'ai entendu moi-même à Tourc'h, ce qui n'est plus

vraiment le même terroir. P. Trépos ne signale pas non plus la re-composition : *skarzh-arar* utilisée dans le canton de Callac, probablement depuis que le composé originel n'y est plus compris ; on ne la trouve pas davantage dans le *Dictionnaire du breton contemporain* de F. Favereau.

* * *

On peut avancer, en guise de conclusion, que l'inventaire du lexique breton parlé reste très incomplet, malgré des progrès notables qui vont de pair avec une certaine réhabilitation de la langue populaire. Il est dommage que de nombreux termes anciens du genre de *keinbant*, *kivin* ... risquent de sombrer dans l'oubli. Le breton a pourtant besoin de termes techniques précis, possédant en outre des sens figurés, bref un usage véritable. Cet usage, souvent complexe, fait d'ailleurs de la rédaction de dictionnaires un exercice périlleux.

Ma deuxième remarque concerne l'aire d'emploi des mots, et leur(s) prononciation(s). Mon impression, à peine modifiée par la sortie du "Favereau" est que l'aire attribuée par les dictionnaires (quand elle est indiquée, ce qui est déjà beaucoup) est généralement trop restrictive. Ainsi le vocabulaire supposé "guingampais" d'Erwan Ar Moal, par exemple dans son recueil de contes "Pipi Gonto", se retrouve, à quelques exceptions près dans mon propre parler, et même celui du regretté Jules Gros, vocabulaire qui est pourtant celui du trégorrois maritime. Du côté Sud, nous nous reconnaissons sans trop de peine dans le bas-vannetais, et bien davantage dans les parlers cornouaillais brillamment illustrés par *Yeun ar Gow*. Et ce qui est vrai du lexique, l'est également, à des degrés divers, de la conjugaison, des mutations ...

Il serait sans doute plus sage de pratiquer des études lexicales plus poussées sur le terrain encore vivace de cette "koïné" bretonne authentique, que de concocter force néologismes à tour de commissions de "spécialistes", même si la première méthode souffre de sérieux handicaps, dont celui de la lenteur.

Jean-Yves Plourin

Principaux ouvrages cités

FAVEREAU F., *Geriadur ar brezhoneg a-vremañ*, Skol-Vreizh, 1992.

VALLÉE F., *Dictionnaire français-breton*, Rennes, 1931.

Geiriadur Prifysgol Cymru, Cardiff, 1950-67.

FLEURIOT L., *A Dictionary of Old Breton*, 2 vol., Toronto, 1985.
(réédition augmentée du Dictionnaire des Gloses du vieux-breton).

ERNAULT E., *Dictionnaire breton-français du dialecte de Vannes*,
Vannes, 1919.

